

# Lausanne, 5 mars 1881

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186347>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

et Feuille d'annonces paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
SUISSE : un an . . . 4 fr. —  
six mois . . . 2 fr. 50  
ETRANGER : un an . . 6 fr. 60

**PRIX DES ANNONCES :**  
La ligne ou son espace, 15 c.  
—  
Pour l'étranger, 20 cent.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 5 Mars 1881.

M. Théodore de Banville a dit ce mot charmant en parlant des fêtes splendides qui viennent d'être données à l'illustre poète : « V. Hugo vient d'entrer tout vivant dans l'immortalité ! » En effet, il est peu de vivants dans l'histoire de l'humanité qui aient été l'objet d'une pareille apothéose. On ne peut y comparer que l'ovation faite à Voltaire en 1778, lorsqu'après 20 ans d'exil et âgé de 84 ans, il quitta Ferney pour revoir Paris et assister à la première représentation d'*Irène* qu'il venait de terminer. L'Académie, le théâtre, lui envoyèrent des députations. La cour et la ville accoururent pour lui rendre hommage et le peuple l'acclamait chaque fois qu'il paraissait en public.

Mais les fatigues du voyage et les nombreuses visites qu'il dut recevoir épuisèrent les forces de Voltaire et provoquèrent un crachement de sang. La maladie n'eut cependant pas de gravité et quelques jours après il put se rendre au théâtre et assister à la représentation de sa pièce. Dès qu'il apparut, l'enthousiasme de la salle fut indescriptible ; les comédiens vinrent lui poser une couronne sur la tête au milieu d'acclamations unanimes. « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir, s'écria-t-il, vous m'étouffez sous des roses. » A la sortie, on le porta en triomphe jusqu'à son carrosse, et la foule le reconduisit chez lui en criant : Vive Voltaire ! Tant d'émotions l'éxténuèrent, et il expira très peu de jours après, le 30 mai 1778.

Nous croyons cependant que cette ovation fut loin d'atteindre les proportions des fêtes de dimanche où tout Paris acclamait son poète, où toute la France était représentée. A propos de cette importante et solennelle manifestation, nous avons été curieux de relire les paroles prononcées par V. Hugo au Congrès de la paix tenu à Lausanne dans la salle de l'ancien Casino, en septembre 1869, et auquel assistaient entr'autres notabilités MM. Jules Ferry, député de Paris, Riboli, médecin de Garibaldi, Paul Meurice, Gatineau, Lemonnier, Chaudey, etc.

L'entrée de V. Hugo, accompagné de M. Eytel, président du comité, fut saluée par de vives acclamations. Il paraissait profondément ému de cet accueil.

Dans son discours d'ouverture, M. Eytel se tournant vers le poète lui dit : « Soyez le bienvenu

» M. V. Hugo, illustre penseur qui semez dans la conscience des peuples tant de bons principes et dans les cœurs tant de généreuses sympathies ; » je vous remercie de votre noble concours. »

M. V. Hugo prenant la parole répondit en ces termes :

Je suis vivement touché de l'accueil que vous me faites, mon émotion profonde est tout ce que je puis vous donner en retour. Citoyens, vous avez raison de choisir pour vos réunions ce noble pays des Alpes, parceque c'est un pays sublime, parceque c'est un pays libre ! C'est en effet au sein de cette nature grandiose que l'humanité doit faire ses grandes déclarations et entre autres celle-ci :  
*Plus de guerre !*

Nous tous qui sommes ici, que voulons-nous ? La paix. Nous la voulons ardemment, absolument, entre homme et homme, entre peuple et peuple, entre race et race, entre Abel et Caïn ! Nous voulons l'immense apaisement des haines. Mais la voulons-nous à tout prix et sans conditions cette paix ? Non ? Nous ne voulons pas la paix sous le despotisme, sous le bâton ou sous le sceptre ! La première condition de la paix, c'est la délivrance, il faudra une révolution suprême, une guerre terrible, mais qui sera la dernière. Alors, tout sera accompli. La paix sera éternelle, parcequ'elle régnera partout. Plus d'armées alors, plus de rois ! Nous voulons encore que le peuple travaille, laboure, pense librement. Nous voulons qu'à l'avenir il y ait des écoles faisant des citoyens et non des princes faisant des mitrailleuses. Nous voulons des Etats-Unis d'Europe, une grande fédération continentale. La liberté sera notre but, la paix, le résultat.

Comme président d'honneur, V. Hugo prononça le discours de clôture qui se terminait par ces mots :

Soyons un cœur pour nous aimer ! Poussons le grand cri de la fraternité !

Tournons-nous vers l'avenir !

Songeons à ce jour inévitable, prochain peut-être, où l'Europe entière sera constituée comme le noble peuple suisse qui nous accueille. Il a ses grandeurs, ce petit peuple ! Il a la république comme maîtresse et la montagne de la *Vierge* comme boulevard. Ayons aussi la république comme citadelle, et ayons une Jungfrau, une cime vierge sur laquelle planera notre liberté immaculée, inattaquable !

Je salue la révolution future ! — Adieu.

Le vendredi 17 septembre au soir, la grande salle et la terrasse du cercle de Beau-Séjour, présentaient un coup d'œil fort animé ; les membres étrangers du Congrès avaient été invités à une séance de déclamation de M<sup>me</sup> Ernst, lectrice de la Sorbonne, et à un concert de fanfare.

M<sup>me</sup> Ernst déclama devant un auditoire très nombreux des poésies de Victor Hugo, présent à

la séance. — Favorisée par une nuit magnifiquement étoilée, la soirée sur la terrasse fut des plus charmantes.

### A propos du végétarisme.

On sait qu'il s'est formé depuis plusieurs années, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse, un certain nombre de sociétés végétariennes. Ces sociétés, qui ont repris, en les élargissant, les idées du philosophe grec Pythagore, font une propagande active en faveur du régime végétal. D'après les végétariens, la viande des animaux ne devrait pas entrer dans l'alimentation quotidienne; l'homme ferait mieux de ne se nourrir que de légumes et de fruits. C'est là une opinion très discutable, mais cependant respectable parce qu'elle s'appuie sur des arguments d'ordre scientifique. Ce qui n'est pas respectable, par exemple, c'est l'opinion que professent ouvertement certains végétariens à l'égard de ceux qui se nourrissent de la chair. Quand Gleizès et Madame Kingsford notamment, dans leurs écrits, d'ailleurs remarquables, traitent l'homme carnivore de barbare et de pourceau, ils dépassent quelque peu les bornes de la discussion permise et donnent à leurs adversaires le droit de leur répondre sur le même ton. La pièce de vers qu'on va lire a pour but de montrer les exagérations ridicules des ultra-végétariens. M. S.

### Le repas végétarien.

(Imité de Boileau.)

D'où vous vient aujourd'hui ce visage sévère ?  
Ce regard soucieux, cette tristesse amère ?  
Qu'est devenu cet air de jovialité  
Dont l'aspect seul jadis excitait la gaité ?  
Qui vous a pu plonger dans cette humeur maligne ?  
Le dur phylloxera a-t-il dans votre vigne  
Fait, depuis l'an dernier, ses ravages affreux ?  
Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?  
Répondez, s'il vous plaît, sinon je me retire.  
— Ah ! de grâce ! souffrez, Monsieur, que je respire,  
Car je viens de dîner chez un végétarien,  
Ennemi de la chair et pythagoricien.  
Depuis plusieurs mois, je fuyais à sa vue,  
Prévoyant son festin de choux et de laitue.  
Mais hier il m'attrappe et me prenant la main :  
Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain,  
N'y manquez pas au moins. J'ai cinquante bouteilles  
D'une eau... Non, Romanel n'en a point de pareilles  
C'est un breuvage pur, divin, délicieux,  
Le plus doux des nectars et le plus précieux.  
D'ailleurs, dans mon festin, chacun aura son rôle,  
Et Kingsford<sup>1</sup>, qui plus est, m'a donné sa parole.  
Je n'en dis pas plus long, car vous la connaissez, —  
Quoi ! Kingsford ? — Oui, Kingsford, vous dis-je, et c'est

[assez.]

Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,  
Je m'y rends, maudissant toutefois ma faiblesse.  
A peine étais-je entré que mon hôte joyeux  
M'est venu recevoir et d'un ton gracieux :  
« Kingsford n'a pu quitter, m'a-t-il dit, l'Angleterre ;  
Sans elle cependant nous ferons bonne chère ;  
Entrez-donc, cher ami. » Je le suis aussitôt  
Dans un appartement d'un style rococo.  
Le couvert était mis dans une étroite pièce,

<sup>1</sup> Madame Kingsford, Dr, auteur d'une thèse très remarquable sur le végétarisme.

Où déjà se trouvait l'assemblée en liesse.  
En me voyant entrer un tout jeune assistant,  
Croyant que je venais en pécheur repentant,  
De ma conversion au vrai végétarisme  
S'est mis à me louer avec un tel lyrisme  
Que tous ont applaudi son discours longuement.  
Quant à moi, j'enrageais déjà furieusement.  
Cependant on apporte un soi-disant potage.  
C'était un vrai mic-mac de farine et d'herbage  
Qui, changeant en ces lieux et de nom et d'état,  
Par tous les conviés fut trouvé délicat.  
Deux assiettes suivaient, dont l'une était remplie  
D'un brouet composé de polenta bouillie ;  
L'autre de haricots à l'air peu succulent,  
Qui nageaient dans des flots de jus jaune et gluant.  
D'autres plats, étalés au hasard sur la table,  
Dégageaient une odeur de choux insupportable.  
Le vin était banni de ce repas frugal.  
Tout était fade et mou dans cet affreux régal.  
Sauf deux modestes plats de cèpes, de morilles,  
Ce n'étaient que choux-fleurs, ce n'étaient que lentilles.  
Si du moins j'avais eu le moindre condiment,  
J'aurais pu composer un assaisonnement.  
Mais qui l'aurait pensé ? pour comble de disgrâce,  
Nous n'avions point de sel<sup>2</sup>. J'allais quitter la place  
Et m'enfuir au plus tôt, quant à brûle-pourpoint,  
« Qu'avez-vous donc, Monsieur, que vous ne mangez point ?  
« Me dit l'hôte surpris de ma mine inquiète.  
« Les morceaux tout entiers restent sur votre assiette.  
« Aimez-vous le chou-rave ? on en a mis partout.  
« Ah ! Monsieur, ce légume est d'un merveilleux goût !  
« C'est un mets succulent. Je crois, sur ma parole,  
« Qu'on ne trouva jamais chair plus blanche et plus molle.  
« D'ailleurs tout est parfait et pur dans ce festin.  
« Vraiment, un cuisinier est un mortel divin,  
« Lorsque, suivant les lois du frugal Pythagore,  
« Il laisse se vautrer l'odieux carnivore  
« Dans le sang du mouton, du bœuf et du poulet,  
« Et ne verse jamais que le jus du navet. »  
Cependant un auteur, grand mangeur de salade,  
De l'eau d'un carafon se verse une rasade,  
Et du ton d'un acteur monté sur les tréteaux,  
Propose de porter un toast aux végétariaux.  
« Messieurs, dit-il, Kingsford a dit dans son volume  
« Qu'il n'est rien ici-bas d'aussi beau qu'un légume ;  
« Que la viande après tout n'est qu'un affreux poison  
« Qui nuit au corps de l'homme et corrompt sa raison.  
« Ne plus manger de chair, voilà donc la sagesse  
« Arrière les désirs et la brutale ivresse  
« De cet homme pourceau, c'est Kingsford qui le dit,  
« Qui de la chair du bœuf chaque jour se nourrit !  
« Déclarons sans merci guerre au carnivorisme  
« Source de tous les maux. Que le végétarisme,  
« Pure religion et suprême beauté,  
« Arrache à jamais l'homme à l'animalité !  
« Jurons donc aujourd'hui, légumistes, mes frères,  
« Hommes d'un cœur parfait, philosophes austères,  
« De prêcher désormais l'évangile nouveau  
« Et de catéchiser tout le canton de Vaud. »  
Il dit, et l'assemblée, à ces mots emphatiques  
Répond par des bravos et des cris frénétiques.  
On lui serre la main avec emportement.  
Dans mon coin, j'étouffais un profond baillement :  
Et tandis que chacun autour de lui s'empresse,  
J'ai quitté sur le champ la salle avec ivresse,  
En me promettant bien de n'y plus revenir.  
Si je me laisse encor en ces lieux retenir,  
Je consens volontiers pour punir ma folie  
Que les vignes chez nous se changent en prairie,  
Que l'eau de Romanel remplace le « vieux blanc, »  
Et que tous les poissons désertent le Léman.

MARC SENSO.

<sup>2</sup> Certains adeptes vont jusqu'à proscrire le vin, le thé et le sel.